

## Le rire et le *Coplol*, ou : les zygomatiques de Québec Inc.

*Benoît MELANÇON et Pierre POPOVIC, université de Montréal*

Dès l'été 1990, les lecteurs de la revue *Spirale* trouvaient dans un compte rendu portant sur *Rira bien*, une émission de télévision produite par Télé-Métropole, des propos déplaisants mais prémonitoires :

Qu'est-ce qu'on rigole. C'est [...] fou ce que les diverses chaînes de télévision déploient d'efforts dans le but – qu'il faut croire rentable – d'irriguer les vaisseaux de la rate publique. *Rira bien* n'est que l'une des nombreuses séances hebdomadaires de rire sur commande et est la concurrente directe de *Samedi de rire* proposée par Radio-Canada. Il en est d'autres, du même esprit, qui s'intègrent [...] dans un phénomène plus général où la rigolade [...] est l'objet d'une véritable industrie. Chaque année voit sortir le « comique de l'année », le rire possède, suprême consécration, son festival. Avec un peu de bonne volonté, la population entière devrait être agitée de spasmes exhalants<sup>1</sup>.

Quinze ans plus tard, la chose est d'une banalité sans nom : « l'humour » occupe une place énorme dans les pratiques culturelles et dans l'imaginaire québécois. Des émissions de télévision comme *Rira bien* et *Samedi de rire*, elles-mêmes clonées à partir d'émissions « légendaires » (désormais dites « cultes ») telles les *Bye bye*<sup>2</sup>, ont engendré une ribambelle de rejets sur toutes les chaînes et dans les meilleurs créneaux horaires. Des émissions hebdomadaires, scindées en épisodes comme des feuilletons, du genre de *La Petite Vie* ou d'*Un gars, une fille*, ont attiré des brassées de fidèles. Le cinéma québécois s'est mis de la partie ; parmi ses plus grosses recettes figurent des films comme *Elvis Gratton (I et II)* ou *les Boys (I, II et III)*. Au théâtre, *Broue*, pochade populo-burlesque sur le monde des tavernes, est

---

<sup>1</sup> POPOVIC (Pierre), *Rira bien*, *Spirale* n° 98, été 1990, p. 13.

<sup>2</sup> Émission en forme de revue de l'année, à base d'imitations, de pastiches, de gros calembours et de parodies, diffusée pendant longtemps le 31 décembre à 23h, au moment du réveillon de fin d'année.

*L'humour et le rire dans les littératures francophones des Amériques*

reprise annuellement par ses créateurs et chatouille la rate de centaines de milliers de personnes depuis vingt-cinq ans. Le burlesque est en passe de faire un retour inattendu<sup>3</sup>. La production dramatique institutionnelle – reprises comme créations – passe à la même moulinette<sup>4</sup>. Le succès du *Festival Juste pour rire* (annuel) est phénoménal et ses meilleurs moments passent et repassent sur les écrans de télévision. Le gouvernement provincial n'a pas voulu être en reste et a ouvert ses goussets afin que soient créés un musée du Rire et une école du Rire, de laquelle tout quidam peut sortir officiellement comique. Les *one (wo)man shows*, *stand-up comics* et « monologuistes » ne se comptent plus. Dans une société qui ne fonctionne qu'au modèle et qui, en bonne société de consommation, les épuise à un rythme d'enfer, les imitateurs sont particulièrement nombreux : s'ils gagnent leurs premiers galons à l'aune de la justesse de leur performance mimétique, la plupart d'entre eux montent en grade en glissant du pastiche à la parodie et de l'ersatz par identification au doublon récréatif. « Faire l'humour » est une industrie en soi, à laquelle il n'est guère possible d'échapper. Dans le Québec contemporain, rire est obligatoire.

Or, si le rire est le propre de l'homme, il est aussi, comme tout ce qui est humain, variable dans l'histoire et selon les sociétés. À bien des égards, rien n'est plus sociohistoriquement marqué que le rire. Les blagues de jadis et de naguère ne dérident plus les gens d'aujourd'hui. S'il existe possiblement un répertoire de procédures universelles et intemporelles du comique<sup>5</sup>, ces procédures changent de sens selon le lieu et le moment où elles sont appliquées. C'est d'ailleurs une chose que tout chercheur vérifie d'expérience. S'il travaille longtemps sur une époque révolue, il finit par être rejoint par elle jusque dans les spasmes de ses zygomatiques. À la fin d'une thèse sur le romantisme, le thésard rit aux mêmes plaisanteries que Victor Hugo et Théophile Gautier en 1830 et la moindre poire lui rappelle instantanément Louis-Philippe d'Orléans ; il lui arrive même de raconter ces plaisanteries ou d'en inventer lui-même, ce qui désole son entourage.

<sup>3</sup> Sur ce genre de comique et sa variante québécoise, voir HÉBERT (Chantal), *Le Burlesque québécois et américain. Textes inédits*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises. Centre de recherche en littérature québécoise », 27, 1989, xvi/335 p. Préface de Jean-Claude Germain.

<sup>4</sup> Voir MELANÇON (Benoît), « Effets : de mode, de voix, de corps : *Arlequin, serviteur de deux maîtres* / Carlo Goldoni », *Jeu*, 73, décembre 1994, p. 175-178 et « Moderniser les Lumières ? : *Candide* / Voltaire et *La Seconde Surprise de l'amour* / Marivaux », *Jeu*, 83, juin 1997, p. 44-50.

<sup>5</sup> À la fois pragmatiques et rhétoriques : le puissant qui se fait jouer par le dominé, l'entêtement répétitif dans la même erreur, le quiproquo à base de jeux de mots, etc.

Benoît Melançon et Pierre Popovic

De quelles raisons historiques et sociales est justiciable l'expansion épidémique du rire dans le Québec contemporain ? Plusieurs hypothèses, encore intuitives, viennent à l'esprit.

Souvent associée à une montée du repli sur soi et de l'individualisme, la perte de croyance à l'égard des récits mythiques produits par les religions établies et à l'égard des récits idéologiques à prétention explicative totale a engendré une réaction collective de recherche du plaisir immédiat et sans conséquence, dont la force a été d'autant plus grande que cette réaction était déjà inscrite dans le capitalisme de séduction et favorisée par lui. Le rire sous perfusion sociale pourrait être l'une des conséquences de ce déclin des adhésions collectives fidéistes.

Dans le cas du Québec, cette perte de croyance a été aggravée par le destin du projet souverainiste. Il n'est pas impensable que la tenue des référendums de 1980 et de 1995 sur la (non-)place du Québec dans la Constitution canadienne ait favorisé la mise en œuvre de discours et de pratiques culturelles de compensation. Cela ne concerne pas que la partie de la population (entre 40 % et 49 %) qui a vu dans les résultats de ces référendums un échec. Ces consultations électorales ont été des événements politiques et médiatiques plaçant toute la communauté sous tension. Leurs répercussions affectives, mentales, imaginaires, sont lourdes et difficilement mesurables. À l'exception de quelques franges fanatiques, également réparties dans les camps souverainiste et fédéraliste, et susceptibles d'intégrer n'importe quel résultat dans leur récit préconstruit de l'histoire, le reste de la communauté en est sorti nécessairement secoué. Tout s'est passé ensuite comme s'il fallait refouler l'appel collectif et historique lié aux questions référendaires, d'où le refuge vers le rire, vers la rhétorique creuse et vers des pratiques de consommation immédiate plutôt que vers l'action. À côté des émissions rigolotes se sont multipliés des produits culturels (livres, ateliers et stages organisés, émissions de radio ou de télévision) dont la caractéristique est d'apporter une attention suractive à des besoins et à des comportements de base : le sexe, la santé, la nourriture. Les sexologues médiatiques de tendance psychopop, les marchands d'antidépresseurs, les professeurs de bodybuilding ou de taï chi, les spécialistes de la sauce pesto sont aussi innombrables que les *stand-up comics* : ils ont l'air de n'avoir rien en commun, mais une bonne étude de psychologie sociale prouverait qu'ils sont frères.

À cela s'ajoute un désabusement plus vague devant la chose politique proprement dite. Le phénomène est grand à la mesure de l'Occident, et le Québec ne lui échappe pas. Les médias de tout acabit libèrent chaque jour des torrents anxigènes dans les consciences. Crise sans cesse recommencée

*L'humour et le rire dans les littératures francophones des Amériques*

du système de santé, écart de fortune grandissant entre les nantis et les « démunis », mention redondante de la corruption des élites, épidémies et maladies nouvelles (« la maladie de la vache folle », « le virus du Nil »), cynisme d'une économie devenue illisible à force de manipulations idéologiques, menaces d'attentats terroristes, état de guerre plus ou moins permanent, catastrophes écologiques proches ou semi-lointaines, *ad libitum* : tel est l'état de « la prière du matin » livrée quotidiennement à l'*homo (quebecensis) modernus*. Pour faire bonne mesure, il conviendrait d'ajouter quelques bouleversements sociaux de plus longue durée : la place légitime prise par les femmes dans les affaires publiques et dans le monde du travail, l'avènement de l'informatique et son importance croissante dans la vie courante, le vieillissement de la population et le passage en cours de la génération des *baby-boomers* à la retraite, l'écart culturel grandissant entre ce qu'enseigne l'école et la culture des jeunes gens qui la fréquentent. Ce sont là des changements profonds, que la société n'a pas encore intégrés.

Si l'adage selon lequel *ce qu'on ne comprend pas fait peur* est juste, le tableau qui précède a de quoi suggérer que le Québécois moyen est intérieurement terrorisé. La vogue et les vagues du rire seraient le plus commun vulnérable de cette vulnérabilité.

Un élément particulier et peu remarqué de cette efflorescence du rire en terre de Québec Inc. est son incidence sur le langage. Le poète Claude Gauvreau et le clown Sol ont eu une descendance nombreuse, et différente de celle qu'ils auraient pu attendre.

Dévertébrant les mots pour inventer un langage poétique qu'il rêvait authentique et capable de laisser venir le désir et l'inconscient à la surface des lettres, Gauvreau bégayait d'exaspération en des séquences comme celle-ci :

Un nuf  
 nuffuf  
 fulf  
 le grulluf  
 du luf  
 a pluf  
 de fuluf.

Benoît Melançon et Pierre Popovic

Voilà un poème burlesque écrit par un gros comique<sup>6</sup>. La rime, déguisée en *-uf*, est dérisoire et frise la palilalie. Le langage revient sur lui-même, vire casaque comme un boustrophédon : le fun est inversé en *nuf*. Le monde tourne en rond, coincé dans un quasi-palindrome : *de fuluf*. Les hiérarchies sont stupides et grotesques : *a plus* se dit *a pluf*, et, pour comble, il n'est même pas sûr que ce raccord soit le bon, car il est peut-être davantage question d'une déconsidération de ce qui plaît (cela a pluf) ou d'une mauvaise pluie (il a pluf). Les signes dépenaillés de cette poésie limite renvoient à un moment historique précis, celui du Québec des années 1950, que l'artiste voit comme une époque si bloquée que la seule voie vers un peu de liberté passe par une fuite hors du langage. Mais, quelque radicale que soit sa manière, Gauvreau reste parmi les siens. Toute déprime bue, son bégalement poétique est l'indice d'une impatience et le signe d'un espoir de régénération, comme si le bègue cherchait à faire sortir de son ventre le nouveau monde dont il rêve<sup>7</sup>.

À Sol, le clochard poétique inventé par le comédien Marc Favreau, le langage commun n'arrive jamais que déformé, bizarre, mal entendu et plein de malentendus. Généralement, ce langage commun n'est pour lui que le langage des autres, et il lui fait peur. Sol est un clown stressé. Sa langue patine en bouche et rate la bonne syllabe. Étranger par et dans le mot qu'il emploie, il n'a pas de domicile linguistique fixe. Il ne fréquente pas « l'université », mais « l'adversité ». C'est un itinérant du lexique, un déclassé pour cause de méprise, un dysfonctionnel sociosémantique. Le succès de Sol date des années 1970 et est en conséquence contemporain de la montée du projet souverainiste<sup>8</sup>. Alors que le discours accompagnant ce dernier cherchait à construire des métaphores pleines et des signes de ralliement, un clown ne cessait de les lire de travers et de trouver sa singularité dans cette lecture de guingois du discours collectif. (Avant de se lancer en politique, il faudrait toujours lire ses clowns.) Que pouvait comprendre Sol à la question du référendum de 1980 ? Rien. Sinon qu'elle

<sup>6</sup> Amateur de burlesque, Gauvreau se présentait lui-même quelquefois dans sa poésie sous les couleurs du *ham*, mot désignant le gros comique de la troupe.

<sup>7</sup> Cette lecture du bégalement est celle proposée par Mikhaïl Bakhtine dans son étude bien connue sur Rabelais : *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1970, 471 p. Traduction par Andrée Robel. Elle a notamment été appliquée à Gauvreau par Claude Filteau dans « Saint-Denys Garneau et Gauvreau, bègues ventriloques », *Voix et images*, VIII,1, automne 1982, p. 127-143.

<sup>8</sup> C'est pourquoi son incompréhension systématique du langage a parfois été tenue pour une expression de l'aliénation collective, dont seule l'indépendance politique (et linguistique) aurait pu venir à bout.

*L'humour et le rire dans les littératures francophones des Amériques*

lui était aussi étrange et étrangère que lui-même le paraissait au monde. Mais, tout incongru qu'il ait été, Sol n'était pas totalement en dehors de la société : la syntaxe, chez lui, est parfaite, même et surtout quand il provigne, quand il néologise, quand il mot-valise, et la structure de son propos tient le coup même quand son verbe festonne la prose du monde de guirlandes d'erreurs. Ses faux mots lui permettent de créer un espace parallèle, où sa folie douce agit comme un charme.

Mais récemment, dans la myriade des rires à répétition, les choses ont pris une autre tournure, qui n'a plus guère de dimension poétique, et nulle série télévisuelle ne le montre autant que *La Petite Vie*.

Petite, en effet, que cette vie d'une famille – institution phare de l'imaginaire québécois s'il en est une – au centre de laquelle se décompose avec persévérance un vieux couple mentalement atteint, composé d'une femme sentimentale bête (« Mômman ») et d'un homme (« Pôpa ») devenu si attaché aux sacs de poubelle dont il a la charge qu'il leur parle amoureuxment<sup>9</sup>. Chaque émission montre ces deux « héros » en train de recevoir la visite de leurs enfants, de leurs compagnes ou compagnons et, accessoirement, de parents ou de proches. Sous le vernis d'un gros rire perpétuel, les relations familiales sont épouvantables. Tous sont médiocres, sots, formidablement égoïstes ; tous pataugent dans l'envie, le ragot, l'ambition, le charlatanisme ; chacun comprend de travers ce qui se passe dans le monde extérieur. Le spectacle proprement dit allie la tradition burlesque (disparité des costumes, grossièreté des caractères, thématisme récurrente des déchets et déjections) et la bande dessinée (rapidité des séquences, sursémiotisation des gestes, prise à partie fréquente du spectateur). Dans la plus optimiste des lectures, l'observateur se dit que les procédures d'idiotification et de mise en fiction sont telles que toute identification est impossible. Mais, d'un autre côté, les signes sémantiques de connivence surabondent (les personnages sont idiots mais sympathiques dans leur bêtise même, les comédiens ont des regards complices vers la

---

<sup>9</sup> Dans la famille traditionnelle, « sortir les poubelles » est le privilège de l'homme. Il y a à cela au moins deux raisons. D'une part, cette action triviale ne colle pas avec l'image d'une femme que la *doxa* veut pure, propre sur elle, officiellement éloignée de toutes les manifestations corporelles et organiques. D'autre part, l'élément du couple qui va dehors, c'est l'homme : il sort les poubelles comme il sort pour aller gagner « sa » vie et assurer la survie économique de la famille, tandis que la femme, elle, reste à l'intérieur, dans son domaine, la maison. Aux alentours de l'an 2000, dans *La Petite Vie*, la fétichisation du sac de déchet typique du personnage de « Pôpa » est la citation dérisoire de ce vieil indice de masculinité (ou mieux : la citation du caractère désormais dérisoire de cet indice de masculinité).

Benoît Melançon et Pierre Popovic

caméra, les répliques tournent autour d'une évidence de sens commun), en sorte qu'une identification oblique reste possible.

L'une des raisons de la réussite de cette émission d'humour est que nulle autre n'a autant volontairement massacré le langage que celle-là. Le quiproquo linguistique est perpétuel, les mots sont pris dans des sens grotesques, les phrases se délitent à mesure qu'elles se composent. Dans le monde de *la Petite Vie* règne sans partage *le parler croche*, et tout donne à craindre que la réaction première du spectateur sera de se dire : c'est un peu exagéré, mais *c'est don bin nous*. Ici, pas l'ombre du début d'un espoir de régénération du monde comme dans les « un nuf » du gros « ham » inventé par Gauvreau ; ici, pas l'ombre d'un second monde poétique, lové dans la méprise, comme Sol en crée un. Rien, sinon l'éternel retour vespéral du même miroir<sup>10</sup>.

Or ce n'est pas vraiment le langage populaire qui est reproduit ou rapporté dans *La Petite Vie*. Certes, il y est parfois présent, mais c'est un autre langage qui domine et c'est peut-être par ce biais que cette émission possédait une (toute) relative force critique. Une bonne part des répliques de *La Petite Vie* souligne en effet des traits essentiels du discours public québécois contemporain, celui des médias et des élites culturelles et politiques. Ces traits sont les suivants : la boursouffure mêlée de connivence, la trissotinerie cousue de vulgarité chaude, l'amphigourisme volontaire mais emmiellé, le pétant plus que haut que nécessaire métissé d'intention populiste ou démagogique, l'alliance de matière plastique et de fausse tendresse, l'euphémisme délicat mais lâche. Tous ces traits composent un sociolecte d'élite qui pourrait, en conjoncture, s'appeler le *coplol*<sup>11</sup>.

Dans les filets que nous avons lancés dans le discours social contemporain afin de composer *Le Village québécois d'aujourd'hui*<sup>12</sup>, glossaire consacré aux mots du jour, aux termes passe-partout, aux manières de dire à la mode, nous avons ramené des choses très disparates. Certaines, comme celle-ci :

« dont »

Pronom relatif typique du snobisme des Français de France. Lui préférer que, plus vif et plus précis. *Le livre que j'ai photocopié deux pages*.

<sup>10</sup> Vespéral car, en ses plus glorieuses années, *La Petite Vie* passait en soirée, à une très bonne heure d'écoute (juste après le repas du soir).

<sup>11</sup> Le mot est formé comme le sont en informatique les noms de l'algol, du cobol et du fortran. *Coplol*, c'est-à-dire : *Common Plastical Oriented Language*.

<sup>12</sup> Montréal, Fides, 2001, 147 p. Voir également la deuxième édition revue et augmentée : *Dictionnaire québécois instantané*, Montréal, Fides, 2004, 234 p.

*L'humour et le rire dans les littératures francophones des Amériques*

relèvent du linguistique et indiquent peut-être une modification d'usage effectivement en cours. D'autres, à l'exemple de

« dommages collatéraux »

*Médias.* Euphémisme délicat pour les nombreux civils morts à la suite d'une agression militaire. L'armée n'est nullement responsable ! Ce sont ces civils qui vivaient bêtement à côté de la cible que le missile devait atteindre selon le plan de match prévu.

renvoient directement au lexique militariste et à ses euphémismes relayés par les médias de grande diffusion. D'autres encore inventorient le jargon éphémère des jeunes :

« genre »

Mot issu du langage ado, désormais passé dans la vie courante. La réalité réellement réelle est très dangereuse, aussi vaut-il mieux la nommer comme si elle appartenait à une catégorie plus large qui paraît plus inoffensive. *J'ai mangé une pizza, genre. Y m'a abusé, genre.*

Quelquefois, c'est une constellation sémantique et idéologématique complète qui apparaît grâce au moyen des renvois mot à mot :

« forum »

Forme bénigne du sommet. Sur les terres humides, sur la citoyenneté et l'immigration. « Forum de discussion sur l'industrie du camionnage. Une conclusion dans la dissension » (*Le Devoir*, 1<sup>er</sup> février 2000).

L'idéologème tapi derrière cette suite de lexèmes interactifs a son origine dans les abords de la Révolution tranquille des années 1960 et son taux d'acceptabilité doxique n'a cessé de croître depuis lors. Il peut se formuler ainsi : *parler entre nous, c'est agir.*

Mais notre glossaire contenait aussi de nombreuses traces de *coplol*, dont voici quelques exemples.

Le monde de l'éducation, en ses sphères administratives, ainsi que celui de l'économie, sont des secteurs discursifs où le *coplol* s'étale comme une crème. Ici l'élève n'est plus un élève mais un « apprenant », là l'usine ne ferme pas mais est « relocalisée » :

« Apprenant » : qu'apprend-il de plus qu'un élève ? Les auteurs n'ont pas réussi à l'apprendre. *Voir s'apprenant.*

« S'apprenant » : pour le ministère de l'Éducation, le s'apprenant est la forme idéale de l'apprenant. Il désigne l'élève que les professeurs sont parvenus à définitivement protéger de la culture et d'eux-mêmes afin qu'il s'apprenne « tu-seul » sans être écéuré. Le mot est assez récent, mais devrait bientôt prendre une orthographe plus conforme à la philosophie

Benoît Melançon et Pierre Popovic

qui entoure ordinairement sa mention (en un mot : « saprenant »). Il devrait également provigner d'abondance (« saprenure », « saprèhension », etc.). Les auteurs suggèrent au ministère d'appeler dorénavant les saprenants qui terminent un programme des *sapris* et d'appeler ceux qui ont quitté ce programme des *déprenants* (au lieu de *décrocheurs*, trop méprisant quoique déjà mieux que *ayant abandonné les cours*).

« Relocaliser » :

1. *Commerce*. Fermer une entreprise pour la réimplanter dans un pays où les salaires sont bas, où il n'y a pas de convention collective, où il n'y a pas de syndicat, où le droit de grève n'existe pas, où il est encore possible de faire travailler les enfants et à partir duquel le blanchiment de l'argent est commode.

2. *Médecine*. Voir ambulatoire (virage ~).

Le domaine de la santé publique, objet de bien des craintes pour les « bénéficiaires » et de bien des soucis pour les politiques, n'est pas en reste. Quelle personne extérieure à Québec Inc. pourrait comprendre que l'expression « virage ambulatoire », composé d'un ronflant qui confine au vulgaire, désigne le fait que les « décideurs » souhaitent que des malades se déplacent (*ambulatoire*) vers des cliniques ou des centres communautaires en cas de problèmes de santé « normaux » (?) plutôt que d'aller (*virage*) vers les urgences des hôpitaux, lesquelles sont engorgées et surpeuplées ? Dans *Le Village québécois*, nous avons défini la chose comme suit :

« ambulatoire » (virage ~)

*Médecine*. Pratique de gestion des hôpitaux visant à réduire rapidement le vieillissement de la population. Il s'agit d'amoindrir la qualité des soins, de diminuer le personnel soignant (infirmières, médecins), de fermer le plus de lits possible et de mettre les malades à la porte des hôpitaux pour les relocaliser chez eux ou ailleurs (c'est leur affaire). Les effets sont remarquables et d'abord thérapeutiques : les gens ont désormais peur ou honte d'être malades, de sorte qu'ils dissimulent leur maladie ou que leur système immunitaire développe des anticorps naturels contre ce qui est néanmoins en train de les faire mourir. Ils sont ensuite économédiatiques : cette pratique accélère et favorise la mort du plus grand nombre et, par suite, améliore sensiblement les statistiques du chômage. Ils sont enfin politiques : l'exclusion des hôpitaux et le retour des malades en ville permettent aux virus de circuler plus librement et de devenir des virus ambulants (d'où le nom de virage ambulatoire), et tous retrouvent un droit politique inaliénable : l'égalité devant la souche virale. Seuls quelques malades décidément trop proches de l'agonie et, de ce fait, peu coopérateurs ont manqué ce virage et ont dû pour cette cause aller finir de rouler leur bosse aux États-Unis ; il y a de mauvaises volontés partout.

L'administration, sous toutes ces formes, a, elle aussi, une furieuse propension *coplolisante* :

*L'humour et le rire dans les littératures francophones des Amériques*

« Excellence » : idéologie courante mesurant la qualité des individus au « volume » de leur « rendement » et de leur « aptitude à performer ». Dans la logique de cette idéologie, l'excellence ne s'oppose pas à la nullité ou à la médiocrité, comme on pourrait le croire, mais elle s'oppose au travail bien fait et à l'anticonformisme. Un excellent performe, ce qui est bien plus et bien autre chose que travailler : l'excellence exige présence ostentatoire sur les lieux du travail (faire du couloir) + activisme ostensible + déférence courbante envers la hiérarchie institutionnelle + subsumation de l'individu sous l'institution ou l'entreprise qui « l'abrite » + publicité volontaire de ladite institution ou entreprise dans le monde extérieur (l'excellent type porte des chemises ou des jupettes portant le sigle de son employeur). « Tout au long de sa conférence, [X] a bien su démontrer que le savoir-vivre est essentiel pour offrir aux autres une image d'excellence » (*La Revue des diplômés de l'université de Montréal*, printemps 2000).

Mais les rois et reines du psychopop rivalisent avec elle :

Irritant : scrupule dans la sandale du marcheur, autrement dit : chose devenue naïseuseté dont il faut supprimer l'existence afin d'avoir un bon vécu et d'accéder au bonheur. *Il faut supprimer les irritants. Un bon psychologue identifie les irritants. Le rôle du psychanalyste est de vous démontrer combien votre pôpa (ou votre môman) fut irritant(e).*

Ces exemples de *coplol* donnent une idée de ses effets. Ses énoncés ont quelque chose de drolatique, mais en une manière d'humour qui n'est jamais qu'involontaire. Hors quoi, le *coplol* plombe la signification, il met en sourdine, il favorise le brouillage et l'annulation des contradictions, il distance le destinataire de la réalité et la lui rend incertaine. Au bout du compte, son action peut se définir en un mot : le *coplol* dépolitise.

S'il germe particulièrement bien en certains lieux de la division du travail discursif<sup>13</sup>, comme nous l'avons montré ci-dessus, il s'étend et conquiert de plus en plus d'espace dans la parole publique. Du côté de la critique littéraire, les galimatias distingués à base de métaphores filées et de paralogismes ineptes sont monnaie courante. Celui-ci est dans la moyenne :

Jusqu'à la fin, il chevauche l'imbécillité humaine sur une longue distance. Il la fouette, lui imprime de multiples retournements ; elle caracole et rebondit. Oui, la bêtise montée tient bon. [...] Le plus réussi, c'est la fiction. Pennac monte l'histoire comme les images emboîtées de la vache qui rit. [...] Évidemment, le pouvoir vaque de nullité crasse en zéro

---

<sup>13</sup> C'est ainsi que Marc Angenot nomme la traduction sectorielle des thématiques et des manières de dire hégémoniques dans le discours social d'un état de société donné. Voir *1889. Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'univers des discours », 1989, 1167 p.

Benoît Melançon et Pierre Popovic

majuscule. [...] Non seulement les références à l'actualité sont limpides, mais le roman est traversé d'apartés personnels<sup>14</sup>.

Et nul ne s'étonnera d'apprendre – n'est-ce pas le rêve de nombre de politiciens contemporains : « gérer » une société dont la dépolitisation les assure de la durabilité de leur pouvoir ? – que, du côté de la classe politique, il est arrivé au plus haut sommet. Dans le discours prononcé par le premier ministre Jean Charest à l'occasion de l'inauguration de son mandat, il était loisible d'entendre du *coplol* à l'état pur :

La démocratie n'est pas une option de notre véhicule collectif. Ce n'est pas un toit ouvrant dont on se sert lorsqu'il fait beau et que l'on ferme lorsqu'il pleut<sup>15</sup>.

Ainsi que le prophétisait un mensuel réputé humoristique des années 1980, *Croc* : « C'est pas parce qu'on rit que c'est drôle. »

---

<sup>14</sup> Tiré d'un compte rendu du roman de Daniel Pennac, *Le Dictateur et le Hamac*, paru dans le « Cahier des livres » du *Devoir* en date des 7 et 8 juin 2003 (p. F5). Il ne nous semble pas nécessaire de donner le nom de l'auteur.

<sup>15</sup> Cité par André Pratte, « Enfin un plan ! », dans *la Presse*, 5 juin 2003, p. A14.

